

CYRIL MASSAROTTO

Matcha thérapie



NA
MI

Quand la douceur du matcha apaise les blessures de l'âme...

À Montmartre, Étienne, papa solo de jumeaux, tient une pharmacie de quartier pas comme les autres. Persuadé que la parole guérit autant que les médicaments, il propose aux habitués comme aux clients de passage de discuter autour d'un délicieux thé matcha.

Un soir, alors que l'officine est déjà fermée, une inconnue frappe à la grille et supplie Étienne de lui fournir le nécessaire pour mettre fin à ses jours. Bouleversé, le pharmacien lui propose un marché, sans savoir que cette rencontre va devenir la chance de sa vie.

Dans ce roman drôle et profond, Cyril Massarotto célèbre les amitiés qui naissent du hasard et se révèlent plus fortes que tout.

.....

D'abord musicien et enseignant, Cyril Massarotto se consacre à l'écriture depuis une quinzaine d'années. Ses romans, scénarios et pièces de théâtre ont pour point commun la recherche de ce qui fait battre nos cœurs, l'exploration des liens invisibles qui nous unissent. Avec *Matcha thérapie*, il continue de sonder l'âme humaine avec humour et délicatesse.

EAN : 978-2-487606-25-8

19 euros

Prix TTC France



9 782487 606258

Rayon : Littérature française
Design : David Pairé - dpcom.fr





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

MATCHA THÉRAPIE

Du même auteur :

Dieu est un pote à moi, XO Éditions, 2008

Cent pages blanches, XO Éditions, 2009

Je suis l'homme le plus beau du monde, XO Éditions, 2010

La petite fille qui aimait la lumière, XO Éditions, 2011

Le Premier Oublié, XO Éditions, 2012

Le Petit Mensonge de Dieu, XO Éditions, 2014

Trois enfants du siècle, XO Éditions, 2014

Quelqu'un à qui parler, XO Éditions, 2017

Click and Love, XO Éditions, 2018

Les Dédicaces, Flammarion, 2020

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-25-8

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Cyril Massarotto

MATCHA THÉRAPIE

Roman



*À l'amitié,
Pour Nicolas, Milad, Jordan.*

PROLOGUE

« **B**ONJOUR, MADAME. Je m'appelle Isabelle, je suis la maîtresse de votre mari. »

En répétant une dernière fois les mots qu'elle s'apprête à dire, Isabelle pressent qu'elle va commettre une énorme erreur. L'un de ces actes insensés dont on se demande, des années plus tard : Mais pourquoi ai-je fait cela, qu'est-ce qui m'a pris ? Et pourquoi n'y a-t-il eu personne pour me retenir ?

Sa mère vient pourtant de lui dire au téléphone, alors qu'Isabelle scrutait la maison de Victor depuis l'habitacle de sa voiture de location : « Ne fais pas ça, ma chérie, tu vas te faire du mal, faire du mal à tout le monde, as-tu pensé au coup de massue que tu vas asséner à cette pauvre femme qui n'a rien demandé et qui est sans doute encore très amoureuse ? Non, vraiment,

tu vas tout gâcher. Et je doute que Victor puisse te le pardonner un jour. »

Pourtant Isabelle sait que c'est le bon moment, qu'il faut qu'elle le fasse aujourd'hui, maintenant, c'est impérieux. Elle vient de voir Victor sortir, parapluie dans une main, cabas dans l'autre, sa haute silhouette a disparu à l'angle de la rue ; c'est maintenant qu'il faut aller frapper à la porte, maintenant qu'il faut parler à l'épouse.

L'épouse. La femme. La légitime. Cette ombre noire planant sur le bonheur d'Isabelle, dont elle ne connaît pas le visage, juste un prénom maintes fois aperçu sur l'écran du téléphone de Victor, toujours à appeler au mauvais moment, quand Isabelle avait l'impression d'être enfin seule au monde, seule avec lui sans rien autour, juste ses bras, son torse, les jambes entortillées dans les siennes, et son odeur, cette odeur. Isabelle a tant de fois imaginé l'épouse, elle l'a tant de fois vue dans ses rêves et ses cauchemars, qu'à l'idée du moment tout proche de la rencontre, elle est nerveuse comme elle l'était, adolescente, lors d'un premier rendez-vous avec un garçon ; le cœur qui s'emballe, les doigts raidis par un froid venu de l'intérieur.

Dans un instant, Isabelle va enfin voir le visage de l'épouse, entendre la voix de l'épouse, elle va regarder

ses mains, son alliance, la peau de son cou. Depuis le temps qu'elle attend. Isabelle attend et, en même temps, elle redoute. Elle sait qu'elle va amputer le bonheur d'une femme qui n'a rien demandé d'autre que de poursuivre le cours de sa vie sans tragédie, sans fracture de sa vie familiale ; elle sait qu'en étant depuis trois ans la maîtresse, prête depuis le premier jour à tout accepter, à dire oui à n'importe quoi dans le but ridicule d'arracher le moindre moment de présence de l'homme, à compter les heures et les nuits, elle a été d'une lâcheté sans nom. Elle a déclaré la guerre à une combattante endormie. C'est là toute l'indignité de la maîtresse : elle fourbit ses plus belles armes tandis que l'adversaire croit être en paix, tranquille une fois pour toutes. Oui, ce que va faire Isabelle serait mal, dans l'absolu. Mais il y a un « mais ».

Victor n'aime plus sa femme. Depuis longtemps. Jamais Isabelle n'aurait jeté son dévolu sur un homme épris d'une autre. Jamais. Entre elle et Victor, en revanche, c'est l'amour fou, merveilleux, totalement évident. Indescriptible, en vérité. Victor l'a cent fois dit à Isabelle, il n'aime qu'elle, juste elle, seulement elle. Isabelle sait que c'est vrai, Victor l'a juré sur la tête de sa mère – il l'aurait sans doute fait sur la tête de ses

enfants si l'épouse lui en avait donné. Alors maintenant, il faut laisser la place à la vérité des sentiments, à l'évidence : il faut que l'épouse sache. Et qu'elle s'efface.

Isabelle s'est joué la scène tant de fois dans sa tête ou face au miroir : « Madame, je suis désolée de vous l'apprendre ainsi, mais je suis la maîtresse de votre mari depuis trois ans. Oui, votre mari Victor. Non, il n'y a pas erreur sur la personne, c'est bien lui, je l'ai suivi depuis Paris jusqu'ici. Cela fait trois ans que Victor me parle de sa maison du Touquet, cent fois il m'a montré les photos de la vue sur mer depuis la fenêtre de votre chambre, et de la grande bibliothèque aussi, oui, cent fois. Toutes les fois où il vous a dit être parti pour le travail, au bureau de Londres ou à Barcelone, il était avec moi, oui madame. Je suis navrée. Vous ne me croyez pas, c'est normal, vous êtes sous le choc. Mais je dois également vous dire que, depuis deux ans, Victor loue un appartement pour lui et moi à deux pas du Sacré-Cœur. Il dit que c'est notre nid d'amour, pardon de vous l'annoncer comme cela, je suis maladroite, je pense. Je comprends que vous soyez sous le choc, et je tiens à vous dire que je n'ai aucune animosité à votre égard, aucune, je vous l'assure, mais Victor n'est plus heureux avec vous. Il reste pour ne pas vous faire de

peine, mais le mensonge n'est pas une solution, et cela dure depuis trop longtemps, maintenant. Pourquoi le priver de son bonheur ? Et me priver du mien par la même occasion ? Si un jour Victor ne m'aimait plus, je lui ordonnerais de me quitter sur-le-champ. Alors je vous en prie, je vous le demande, rendez-lui sa liberté. »

Ce discours imaginaire change à chaque fois selon qu'Isabelle a de la peine pour l'épouse ou selon qu'elle la hait de tout avoir et de ne rien lui laisser, ou si peu. L'épouse a rencontré Victor il y a vingt-deux ans, c'est énorme, presque une vie, en tout cas une jeunesse, une vie construite et partagée avec un homme en tous points exceptionnel. Elle a donc eu sa large part. Parfois Isabelle imagine que l'épouse va se mettre à pleurer, et qu'elle va la prendre dans ses bras et la consoler, parce qu'Isabelle sait ce qu'est être une femme trompée, et qu'elle a de la compassion. D'autres fois Isabelle imagine que l'épouse la gifle et que, dans une rage libératoire, elle la roue de coups en retour, un coup pour chaque fois que l'épouse a brisé un instant magique entre eux, et il y en a eu tant. Le plus souvent, Isabelle imagine que l'épouse, tétanisée, referme la porte sans mot dire et qu'elle la voit ressortir, quelques minutes

plus tard, une valise dans chaque main. Qu'elle part pour toujours, réaliste et belle perdante. Isabelle rêve que les choses puissent se dérouler sans heurt. De façon naturelle, intelligente ; admirable, presque. Car Isabelle ne doute pas que l'épouse soit une femme hors du commun – en effet, jamais Victor n'aurait épousé une femme quelconque.

Isabelle se rend compte que la Fiat 500 n'est livrée avec aucun parapluie malgré la somme rondelette de cent cinquante-trois euros demandée par le loueur place de Clichy, somme qui, initialement, devait être supérieure de trente-quatre euros, mais que le jeune homme derrière le comptoir a minorée au tarif Internet « parce que je ne vais pas faire payer plein tarif à une jolie femme ! ». Tant pis pour la pluie, il n'y a pas si long à parcourir depuis le front de mer ; et puis sait-on jamais, si des larmes doivent couler, elles passeront peut-être inaperçues.

Au moment où Isabelle ouvre la portière, son téléphone vibre. Un message de sa mère : « Chérie, tu devrais y réfléchir, parle d'abord à Victor ! » Isabelle ne comprend pas que sa mère ait une telle volonté d'immobilisme, comme si elle trouvait normal que sa fille se

satisfasse du statut de maîtresse. N'est-il pas extravagant qu'en tant que mère elle reçoive Victor avec les meilleures attentions, comme s'il était son gendre de plein droit ? Qu'elle lui offre des cadeaux à Noël, lui cuisine son plat préféré à son anniversaire ? Non, cette fois Isabelle n'écouterait plus sa mère, d'ailleurs, elle ne va même pas lui répondre. Elle n'a pas fait tout ce périple pour rien : elle va tout dire à l'épouse. Maintenant.

Isabelle a du mal à respirer en traversant la rue ; elle doit s'y reprendre à deux fois pour ouvrir le portillon en métal dont la poignée bloque à mi-chemin – quand Isabelle viendra avec Victor, elle la graissera, de même qu'elle compte bien réparer toutes les petites choses dont l'épouse ne s'est jamais occupée. Peut-être Victor la regardera-t-il faire depuis la fenêtre de la cuisine, sourire en coin, admiratif de la débrouillardise de sa nouvelle femme, et conforté dans le bien-fondé de son choix.

Deux pas encore et Isabelle est face à la porte. Elle ferme les yeux un instant, elle aimerait se recentrer plus longtemps, mais la pluie froide coule sur son cuir chevelu et la sensation est détestable ; alors elle frappe. Trois fois.

Elle tend l'oreille pour deviner des claquements de talons sur un éventuel carrelage, mais n'entend rien. Pourtant, assez vite la poignée s'abaisse et la porte s'ouvre. L'épouse est là, devant elle. Ce qui frappe d'abord Isabelle, c'est sa petite taille. Puis tout de suite après son laisser-aller vestimentaire, son absence de maquillage. L'épouse n'est pas laide, mais on ne peut pas dire non plus qu'elle soit jolie, et cela, c'est une vraie surprise pour Isabelle. Et plutôt une bonne nouvelle.

— Bonjour ?

— Bonjour, madame. Je m'appelle Isabelle, je suis la maîtresse de votre mari.

ÉTIENNE N'EST ÉCLAIRÉ QUE PAR LE HALO de son téléviseur. La lumière froide ajoute des reflets bleutés à ses cernes déjà bien visibles ; non que cela soit inhabituel pour un homme de quarante ans mais, plus jeune, Étienne aimait à penser que son mode de vie sain – plus d'alcool ni de cigarette depuis dix ans, une nourriture de qualité la plupart du temps, deux fois deux kilomètres de crawl par semaine – lui épargnerait ce genre de stigmatisme de l'âge, du moins jusqu'à la cinquantaine.

Étienne regarde sa montre, 2 heures du matin ; il est épuisé mais il faut qu'il finisse. Bien qu'il ait suivi à la lettre les instructions du tutoriel YouTube, il se surprend à ne pas être beaucoup plus efficace que les années précédentes. Ouvrir le manuel, dérouler le papier

transparent, découper, plier dans les angles, couper à nouveau, mettre un bout de Scotch, et recommencer pour chaque angle : tout cela est plus compliqué qu'il n'y paraît. À ce rythme, il n'est pas près de finir...

Le téléviseur OLED dernière génération joue un reportage animalier choisi au hasard parmi ceux proposés par les multiples services de streaming auxquels Étienne ne se souvient pas le moins du monde s'être abonné.

« L'émeu est, après l'autruche, le plus grand oiseau du monde. Sa haute stature de près de deux mètres et son poids pouvant atteindre les soixante kilos ne l'empêchent pas d'être un coureur hors pair, atteignant facilement la vitesse prodigieuse de... »

Étienne étire son cou, fait rouler ses épaules ; il avise sa bouteille de Heineken sans alcool, en boit la dernière gorgée. Il se lève sans entrain, va en chercher une autre dans le réfrigérateur, et revient s'asseoir par terre, jambes pliées sous la table basse qui lui sert d'établi de fortune. L'épais tapis rend sa position sinon agréable, du moins supportable ; Étienne se surprend à penser qu'il aimerait poser son visage sur la soie d'Orient nouée à la main et se laisser aller, là, tout de suite...

Son épuisement est abominable, mais Étienne sait que même s'il va se coucher, il ne parviendra pas à s'endormir. C'est là toute la malédiction de ceux atteints, comme lui, de troubles du sommeil : s'ils n'étaient pas fatigués, peu leur importerait de ne pas dormir. Mais être à ce point fourbu, rêver des bras de Morphée avec une telle force pour qu'au final ils vous repoussent de façon systématique et, surtout, incompréhensible, est une situation difficile à supporter. Et comme il fuit toute addiction, Étienne ne s'accorde que deux nuits sous somnifères par semaine : à lui de bien les choisir. Ce ne sera pas ce soir : en admettant qu'il finisse à 3 h 30, il doit se lever à 7 heures, donc le cachet ne sera pas amorti. Tant pis, Étienne a l'habitude. Il attrape un nouveau manuel et reprend son ouvrage, levant de temps à autre les yeux vers l'écran qui montre, à l'aide de ralentis esthétisés au possible, les images d'un émeu traversant à grandes enjambées le bush australien à une vitesse que l'on devine impressionnante.

« La femelle émeu a un comportement rare dans le règne animal : sitôt les œufs pondus, elle quitte le nid et part pour ne jamais revenir. »

Étienne fixe l'écran. Immobile, ciseaux en main, il est happé par les images de deux gros œufs fraîchement

expulsés de l'abdomen d'un volatile démesuré. Laissés à l'abandon, les œufs sont d'une étonnante couleur verte, un vert profond et noble ; on croirait deux œufs de Fabergé débarrassés de leurs volutes dorées.

« C'est donc le mâle qui va les couvrir, et ce sans manger ni boire pendant des semaines. Ce régime sacrificiel lui fera perdre jusqu'au tiers de son poids. »

Les yeux d'Étienne s'embuent. Mécaniquement, il boit une gorgée de sa bière, mais a du mal à déglutir ; la sensation est douloureuse.

« Ne se contentant pas de couvrir les œufs jusqu'à leur éclosion, le père ému va élever seul ses petits, il va leur apprendre à se nourrir, mais aussi à se défendre. Ce n'est qu'une fois sa mission menée à bien que le mâle reprendra une vie normale. »

Étienne a beau passer le dos de sa main sous ses yeux, il ne peut retenir ses larmes à la vue du mâle dégingandé qui observe, curieux, la première coquille se briser sous les coups de bec du petit être mettant toute son énergie à se libérer de sa prison minéralisée.

Plus Étienne essaie de se retenir, plus il pleure ; il est surpris lui-même par l'abondance des flots qui surgissent comme s'ils n'attendaient que cela depuis une éternité. Jaillir enfin.

— Papa, je me sens pas bien...

Étienne essuie ses larmes du revers de son sweat-shirt à capuche, et se tourne vers l'encadrement de la porte d'où a émané la petite voix de Charlotte, dix ans, pyjama rose arborant les mots « Dream Girl » en sequins argentés.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, ma chérie ? Tu ne dors pas ?

— Je sais pas, j'ai mal à la tête.

— Viens là.

La fillette s'approche, Étienne attrape délicatement la nuque fine et chaude de sa fille, l'attire vers lui et pose ses lèvres sur le front barré de quelques mèches de cheveux clairs.

— Je crois que tu as un peu de fièvre...

— J'ai pas trop envie de rater l'école demain.

— Je vais te donner du Doliprane. Assieds-toi, j'arrive.

Charlotte s'installe sur le canapé, ramène ses genoux contre son torse, les enserme de ses bras. Étienne revient les mains vides.

— Je n'ai plus de Doliprane...

— T'as pas fini de couvrir nos livres ? Mais tu sais que c'est pour demain !

— J'ai quasiment terminé.

— Tu veux dire que t'as à peine commencé ! Je t'avais dit que je pouvais le faire.

— Je suis votre père, je couvre vos cahiers, point. C'est mon rôle. Et puis tu ne vas pas couvrir les livres de ton frère, c'est fini ce temps-là, je te l'ai dit, il faut que les femmes arrêtent de tout faire à la place des hommes, ils sont trop bien habitués !

Charlotte lève les yeux au ciel en souriant, elle connaît tellement la rengaine de son père. Étienne lève le bras, poing serré, et fait mine de scander, en murmurant toutefois pour ne pas réveiller Aubin :

— On est qui ?

— On est les Clavel !

— Et on est quoi ?

— On est des féministes !

— Eh oui, dans cette famille on est pour les femmes. La fillette pouffe, Étienne sourit.

— Enfin le féminisme, là, tout de suite, il n'arrange pas nos affaires de Doliprane. Je vais descendre en chercher, d'accord ?

— Oui, je veux bien.

— Va te recoucher, et allume la caméra.

— Mais y en a pas besoin, on n'est plus des bébés...

— Allez, allume-la, s'il te plaît.

Étienne fait mine de ne pas entendre Charlotte souffler ostensiblement dans son dos tandis qu'il allume son smartphone et ouvre l'application « Sécurité ». S'affiche alors en plein écran une image de la chambre des enfants filmée du dessus. Étienne y voit Charlotte en train de se recoucher ; il appuie sur l'icône en forme de micro.

— C'est bon, je vous vois, je ferme à clé et si quelqu'un frappe, tu ne réponds pas. Même si la personne te dit qu'elle connaît ton papa ou qu'elle est de la police, tu n'ouvres pas ! C'est promis ?

— Papa, tu descends juste une minute.

— Je ne descends pas, je sors, ça n'a rien à voir.

La fillette adresse une moue volontairement exagérée à la caméra pour signifier une nouvelle fois son agacement. Étienne sourit. Puis il quitte l'appartement, verrouille la serrure sept points carénée à cylindre à pompe de deux tours de clé ; il descend quelques marches, remonte, vérifie que la porte est bien fermée. Il descend alors les dix-huit marches jusqu'au rez-de-chaussée, ouvre la porte de l'immeuble, fait trois pas sur sa gauche et introduit sa clé dans la commande d'activation du rideau de fer de la pharmacie. Les quelques

secondes nécessaires à relever le rideau, juste assez pour qu'Étienne puisse se glisser en dessous, lui laissant le temps de vérifier que tout va toujours bien au-dessus. Il semblerait que ce soit le cas : « R.A.S. », se dit Étienne dans un langage militaire qui le surprend d'autant plus qu'il n'a jamais fait l'armée.

C'est un débat récurrent avec les enfants : pour eux, la pharmacie est juste en dessous. Bien sûr, techniquement, elle est au rez-de-chaussée et eux habitent les deux étages au-dessus. Toutefois, il faut bel et bien sortir de l'immeuble pour accéder à la pharmacie : Étienne maintient donc que l'officine se trouve *dehors*.

Souvent, Étienne s'était dit qu'une ouverture entre le hall et la pharmacie aurait réglé ce problème. Un simple linteau monobloc au-dessus de la porte créée pour l'occasion aurait suffi à sécuriser le tout, et c'était réglé une bonne fois pour toutes. Bien entendu, Étienne n'avait pas la moindre idée de ce qu'était un linteau monobloc, mais il avait retenu le nom lorsqu'un client qui travaillait dans le bâtiment lui en avait parlé, et il prenait plaisir à réutiliser le terme de temps à autre dans une conversation. Cela lui donnait un côté connaisseur, presque *badass*, qui faisait son petit effet auprès

des non-initiés. Mais il avait fini par réaliser que, au fond, cette très artificielle, presque symbolique, ligne de démarcation entre vie privée et travail, lui convenait : ainsi la pharmacie ne faisait pas partie du foyer. Elle n'était qu'une très proche voisine, une copropriétaire presque, mais voilà, elle n'habitait pas chez eux.

Tout cela pour dire qu'il est logique qu'Étienne emporte avec lui l'écran de contrôle pour surveiller la chambre des jumeaux lorsqu'il descend à la pharmacie : on n'est jamais trop prudent.

Étienne se glisse sous le rideau, puis, à l'aide d'une nouvelle clé, active la double porte vitrée automatique qui s'écarte immédiatement, elle. Étienne rebaisse la grille derrière lui, allume une lumière et choisit deux boîtes de Doliprane au format sachet-dose de trois cents milligrammes. Il va dans la réserve récupérer au passage une boîte de Stilnox quand une voiture freine brutalement devant la pharmacie. Étienne tend le cou pour observer ce qui se passe : une femme sort d'une Fiat 500, laissant moteur en route et porte ouverte. Elle tient une feuille de papier à la main, se colle à la grille, hèle Étienne.

— S'il vous plaît, j'ai besoin de médicaments.

— Je suis fermé, madame.